

CHOISIR ENTRE L'ÉVANGILE ET LA RAISON ?

La rencontre de la pensée païenne avec la foi chrétienne

Frère Benoît DOMINI

En ce forum où nous allons contempler la grande fresque des rapports entre la foi et la raison, nous commençons notre réflexion en nous intéressant aux premières générations chrétiennes qui reçurent des Apôtres le trésor de la foi et qui furent chargés de le porter au monde païen de l'Antiquité.

Il nous est bien difficile de nous représenter ce que fut cette époque bien éloignée de la nôtre. En effet, dès les années 30, l'Antiquité devint le théâtre d'une étonnante rencontre entre la culture païenne et la jeune religion chrétienne ; rencontre souvent conflictuelle, mais parfois harmonieuse et féconde.

Les "points de rencontre" entre le paganisme et le christianisme naissant furent très nombreux puisqu'ils concernaient tous les lieux de la culture antique : les lettres, l'architecture, l'éducation, etc. Cependant, l'un d'entre eux, probablement le plus emblématique, a été la philosophie, puisqu'on la considérait alors comme le sommet de toutes les autres sciences, et qu'on voyait en elle la manière la plus haute d'exercer la raison.

Ainsi, l'une des grandes questions que se posèrent nos frères chrétiens des premiers siècles était de savoir s'il était possible ou tout simplement, s'il était utile, de faire de la philosophie à la manière des philosophes grecs – tels Platon ou Aristote – qui ne connaissaient pas la Révélation du Christ.

Le problème était profond, puisqu'il s'agissait de savoir comment continuer à exercer la raison que Dieu nous a donnée après la Révélation chrétienne. Un chrétien pouvait-il réfléchir à la manière d'un païen ? La foi n'introduisait-elle pas une nouveauté radicale ? Ces questions appelaient des réponses qui n'allaient pas de soi.

De fait, comme saint Jean-Paul II l'écrivait en 1998 dans son encyclique *Fides et ratio*, la rencontre du christianisme primitif avec la raison des Grecs « ne fut [...] ni immédiate ni facile » (n°38). Dans ce premier enseignement, nous allons donc chercher à montrer comment les premières générations chrétiennes ont

relevé le défi de réconcilier la foi chrétienne et la raison païenne. Un défi qui, en nos temps de renaissance du paganisme, est redevenu d'actualité.

I. LA DIFFICULTÉ : COMMENT USER DE SA RAISON APRÈS LA RÉVÉLATION ?

Tout d'abord, essayons de nous mettre à la place des premiers chrétiens en cherchant à comprendre les difficultés auxquelles ils étaient confrontés.

Dans l'Évangile, le Seigneur Jésus affirme qu'il est « le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Or, il faut ici noter que la philosophie antique se pensait également comme un chemin initiatique, ayant pour fin la découverte de la vérité, et ce en vue d'une vie heureuse.

De fait, la philosophie durant l'époque antique n'était pas une discipline académique comme une autre mais elle était vue comme un moyen pour acquérir une sagesse à la fois théorique et existentielle. Les philosophes se présentaient facilement comme les thérapeutes, les médecins des âmes. La philosophie était à leurs yeux une voie de salut et de béatitude, un exercice de vie qui impliquait toute l'existence ; sans exagération, nous pouvons dire qu'on entrait alors dans une école philosophique comme on entrerait aujourd'hui dans la vie religieuse : pour son salut.

On comprend dès lors que la question de l'utilité et même de la possibilité de pratiquer la philosophie à la manière des Grecs se soit posée pour les Chrétiens avec une particulière intensité : le Christ, lui qui est le *Logos* (Jn 1) – la Raison – ou la « Sagesse de Dieu » (1 Co) dont parlent saint Jean et saint Paul, n'était-il pas venu répondre aux attentes des philosophes qui désiraient connaître la vérité et recevoir le salut ? Dès lors, la vie chrétienne (laquelle comprend comme la philosophie une connaissance, une morale et une libération) n'était-elle pas la véritable philosophie ? La sagesse en Personne s'étant révélée, pouvait-on continuer à philosopher, et plus largement à réfléchir, comme si rien ne s'était passé ?

II. SAINT PAUL ET LA PRÉDICATION DE LA « SAGESSE DE LA CROIX »

Ce problème de la compatibilité entre foi chrétienne et philosophie est déjà présent comme en filigrane dans le Nouveau Testament, et particulièrement dans les lettres de saint Paul.

Car saint Paul était un homme cultivé qui connaissait non seulement la loi juive mais aussi la culture grecque, alors dominante dans le bassin méditerranéen.

néen. Par ailleurs, depuis sa conversion, il était en contact incessant avec le monde hellénique, ce qui transparaît dans ses lettres adressées aux premières communautés chrétiennes de Corinthe, de Philippe, de Thessalonique, etc.

Cela étant, seuls deux textes du Nouveau Testament mentionnent explicitement la figure des philosophes et le terme « philosophie » : tout d'abord le discours de saint Paul aux philosophes stoïciens et épicuriens de l'Aréopage d'Athènes rapporté dans les Actes des Apôtres¹, lequel se conclut par un échec lorsque saint Paul vient à évoquer l'incarnation et la résurrection du Christ (Ac 17, 23-32), et ensuite un bref verset de l'épître aux Colossiens (8, 2) où saint Paul affirme :

Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous réduire en esclavage par le vain leurre de la "philosophie", selon une tradition toute humaine, selon les éléments du monde, et non selon le Christ.

Sur la base de ces deux textes, il pouvait donc sembler aux premiers chrétiens que saint Paul avait opposé la philosophie et la foi chrétienne et, plus largement, la foi des chrétiens et la raison des païens². Avoir la foi dans le Christ obligerait à considérer comme nulle la rationalité des Grecs.

De fait, il n'en est rien. Car saint Paul, juif de naissance et de cœur, souscrit à l'enseignement biblique dans son intégralité. Or, la Bible enseigne que Dieu, dans sa bonté, s'est manifesté à tous les hommes à travers l'œuvre de la création. À partir de la création, tous les hommes sont objectivement capables, en remontant par l'intelligence des effets visibles à leur Cause invisible, de connaître quelque chose de Dieu³.

Dans l'épître aux Romains, saint Paul réaffirme la même doctrine alors qu'il cherche à montrer que tous les hommes ont péché et que tous doivent recevoir la grâce de Dieu pour être sauvés (1, 18-32). Ainsi, Paul affirme que les

¹Ac 17, 16-21.

²Par ailleurs, ajoutons que saint Paul fustige certaines connaissances qui se présentent comme religieuses et sages, mais qui ne sont en réalité que vaines et purement verbales. Cf. 1 Tm, 6, 20 ; 2 Tm, 2 14 ; 1 Tm, 6, 4 ; ou encore 1 Co 1, 22-25 ; Col. 2, 16-23.

³Dans l'Ancien Testament, le texte le plus clair se trouve en Sg 13, 1-5 : « Oui, vains par nature tous les hommes en qui se trouvait l'ignorance de Dieu, qui, en partant des biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui-qui-est, et qui, en considérant les œuvres, n'ont pas reconnu l'Artisan [...] Que si, charmés de leur beauté, ils les ont pris pour des dieux, qu'ils sachent combien leur Maître est supérieur, car c'est la source même de la beauté qui les a créés. Et si c'est leur puissance et leur activité qui les ont frappés, qu'ils en déduisent combien plus puissant est Celui qui les a formés, car la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie [analogôs], contempler leur Auteur. »

païens, alors qu'ils connaissaient Dieu par leur intelligence à partir des réalités naturelles (v. 21), se sont enorgueillis « dans leur prétention à [posséder] la sagesse » (v. 22) et son « devenus fous » (idem). Alors, ils ont déchu dans l'idolâtrie (v. 23-25), puis dans la débauche et tout particulièrement dans le péché d'homosexualité (v. 26-32).

En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice. Ce qu'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu en effet le leur a manifesté. Ce qu'il a d'invisible depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses œuvres, son éternelle puissance et sa divinité, en sorte qu'ils sont inexcusables ; puisque, ayant connu Dieu, ils ne lui ont pas rendu comme à un Dieu gloire ou actions de grâces, mais ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et leur cœur inintelligent s'est enténébré. Se déclarant sages, ils sont devenus fous [...] ⁴.

Saint Paul suppose donc « que les païens sont capables d'une certaine connaissance théorique de Dieu fondée sur sa manifestation dans la création ⁵. » Dieu s'est en effet déjà manifesté par la création visible, laquelle est une révélation de Dieu et de son amour pour les hommes ⁶. Cette première révélation appelait à être reçue par les lumières de la raison naturelle.

Mais, pour saint Paul, cette première révélation n'a pas été reçue en raison du Péché originel, comme l'épisode de l'Aréopage le montre bien. Aussi, étant donné l'échec de cette première manifestation de Dieu par une voie naturelle (par le biais de la nature des choses et par celui de l'intelligence naturelle), Dieu va se révéler par un moyen nouveau et déroutant, surnaturel, qui supposera d'être accueilli comme une grâce, dans la foi. Ce moyen nouveau, c'est l'Incarnation et la Rédemption du Christ par la Croix. Voilà donc la manière dont Dieu va se révéler aux hommes, et leur révéler sa sagesse : par le message surnaturel de la Croix que l'on reçoit par la foi.

Ainsi, en affirmant que la sagesse de la Croix est une folie aux yeux des « sages » de ce monde, saint Paul ne rejetait pas la sagesse naturelle des Grecs mais l'attitude de ceux qui se prétendaient sages mais qui ne l'étaient pas, tels

⁴Rm 1, 19-22.

⁵S.-T. BONINO, *Dieu, « Celui qui est », De Deo ut uno*, Paris, Parole et Silence, « Bibliothèque de la Revue thomiste », 2016, p. 55-56.

⁶A. FEUILLET, « La connaissance naturelle de Dieu par les hommes d'après Rom. I », *Lumière et Vie*, 14 (1954), p. 74 : « Au lieu de montrer à la manière d'un philosophe les hommes prenant l'initiative de s'élever du monde créé jusqu'à Dieu, c'est à Dieu même que l'Apôtre assigne l'initiative de la manifestation de ses attributs ».

les philosophes d'Athènes qui avaient refusé d'accueillir sa prédication⁷. Cette ironie consono avec l'allusion de l'épître aux Colossiens sur le « vain leurre de la philosophie ». Car dans ce verset, ce n'est pas tant de la philosophie ou de la sagesse humaine dont parlait saint Paul, mais de la philosophie telle qu'elle était pratiquée par les philosophes de son temps, ceux-là même qui avaient rejeté la grâce et la révélation du Christ au nom de leur soi-disant « sagesse »⁸.

Autrement dit, saint Paul n'a pas dévalorisé la sagesse des Grecs pas plus qu'il ne l'a opposée à la Sagesse de la Croix. Mais parce que le Pêché originel a affaibli l'homme qui ne voit plus dans la création une révélation de Dieu, saint Paul rappelait la nécessité de s'ouvrir à la foi. Dieu lui-même s'est manifesté dans l'Incarnation et la Rédemption. La sagesse de la Croix ré-énonce et approfondit un message qui était déjà contenu dans la création. Par le biais de la foi, Dieu est venu au secours d'une raison devenue malade par le Pêché originel. Le grand message de saint Paul est donc que la foi ne supprime pas la raison mais, au contraire, que la foi vient la guérir et l'élever à des sommets inespérés : la connaissance du mystère intime de Dieu⁹.

III. LES CHRÉTIENS CONTRE LA PHILOSOPHIE

Mais ce message de saint Paul n'était pas facile à comprendre et à accueillir. Et c'est pourquoi certains chrétiens qui étaient plongés dans le monde païen s'opposèrent au nom de leur foi à la philosophie des Grecs. Nous lisons par exemple sous la plume d'un célèbre auteur chrétien du II^e siècle, Tertullien, des paroles peu amènes au sujet des philosophes grecs :

⁷Cf. 1 Co, 1, 17-25.

⁸Cf. art. « Philosophie », in *Dictionnaire de la Bible*, col. 317-318 : « En effet, saint Paul rencontra dans ses missions des docteurs dont les rêveries empruntaient une certaine forme philosophique pour s'opposer avec plus de succès aux doctrines évangéliques. Ac 20, 30 ; 1 Tim 4, 1-7 ; 7, 20 ; 2 Tim, 2, 16-18 ; 3, 13, etc. S'inspirant surtout de fables judaïques, ceux-ci préconisaient un culte particulier des anges, avec des généalogies interminables, des mythes, des questions subtiles et ridicules, le tout pour parvenir à des pratiques immorales et condamnables, à une science de mauvaise aloi ».

⁹Fidèle à ses principes, saint Paul lui-même se sert de l'éloquence grecque pour exhorter et convaincre des Grecs. La sagesse humaine n'est donc pas forcément mauvaise puisqu'elle peut être utilisée pour défendre la sagesse divine. Une illustration en est le discours de saint Paul à l'Aréopage dans lequel il fait l'apologie de la foi chrétienne en s'appuyant une citation d'Aratos, un poète (mythologue) grec qui affirmait que « nous sommes de la race » du divin. Par là, saint Paul veut montrer que le christianisme accomplit la sagesse et les aspirations des Grecs, et que la sagesse des Grecs peut conduire l'esprit humain à recevoir la plénitude de la sagesse apportée par la Révélation.

Quelle ressemblance y a-t-il entre un philosophe et un chrétien ? entre un disciple de la Grèce et un disciple du ciel ? entre celui qui travaille pour la gloire et celui qui travaille pour la vie ? entre celui qui n'agit qu'avec de belles paroles et celui qui accomplit de belles actions ? entre celui qui édifie et celui qui détruit ? entre un corrupteur de la vérité et celui qui la rétablit dans sa pureté, enfin entre celui qui en est le voleur et celui qui en est le gardien ?¹⁰

Parmi les autres griefs que les chrétiens ont pu mettre au compte de la philosophie, celle-ci leur paraissait être à l'origine de toutes les hérésies. Ou encore, elle leur semblait un tissu d'idées contradictoires. Ainsi, certains chrétiens en vinrent jusqu'à proclamer l'incapacité de la raison humaine à parvenir à la vérité. Leur attitude fidéiste leur faisait affirmer que seule la foi en la Révélation chrétienne permettait de connaître la vérité.

En s'opposant à la philosophie, ces auteurs voulaient manifester la primauté de la foi sur la raison. Pour eux, la philosophie n'avait plus lieu d'être exercée car la Sagesse en personne s'était révélée de manière complète et définitive dans le Christ. Que pourrait ajouter l'esprit humain laissé à ses propres forces par rapport à la Révélation de la Vérité même ? Le salut, la guérison de l'âme que cherchent les philosophes pouvaient-ils être le fruit des efforts de l'homme sans la grâce ? Le Christ et saint Paul avaient clairement affirmé le contraire. Continuer à réfléchir à la manière des Grecs était donc pour ces chrétiens une marque d'orgueil, le refus d'être éclairé par une lumière supérieure venant de Dieu. La raison devait maintenant laisser place à la foi.

IV. LES PHILOSOPHES CONTRE LA FOI

En réaction contre cette prétention de certains chrétiens à détenir la sagesse s'opposèrent plusieurs philosophes païens. Se considérant comme les dépositaires « d'une grande partie du patrimoine spirituel grec¹¹ » qu'ils estimaient remis en cause par les chrétiens, ces philosophes développèrent une critique acérée de la foi chrétienne.

Nous pouvons penser au philosophe Porphyre (270-305) ou encore à l'empereur Julien l'Apostat (361-363), qui fut l'auteur d'un ouvrage intitulé *Contre les galiléens*. De manière générale, ces philosophes païens reprochaient au christianisme son irrationalité. Plus particulièrement, tout comme les philosophes de l'Aréopage face à saint Paul, ils contestaient que Dieu ait pu s'incarner et

¹⁰TERTULLIEN, *Apologie*, XLVI, 18 (éd. J.-P. Waltzing, p. 97-98).

¹¹S. MORLET, *Christianisme et philosophie. Les premières confrontations (I^{er} - V^{es} siècles)*, Paris, LGF, 2014, p. 178.

qu'il soit ressuscité puisque ces deux affirmations leur paraissaient remettre en cause « la transcendance foncière de la divinité¹² ».

Mais le meilleur exemple de l'opposition du paganisme à la foi chrétienne nous est donné au II^e siècle par un philosophe dénommé Celse. Dans son livre intitulé le *Discours vrai contre les chrétiens*, Celse écrit de la doctrine des chrétiens qu'elle n'est pas « fondée en raison¹³ » et qu'elle est « d'une puérité qui dépasse les bornes¹⁴ ». En effet, affirme-t-il, comment le Dieu des chrétiens a-t-il pu être abandonné et crucifié ? « Était-ce [digne] d'un Dieu de se laisser lier, emmener comme un criminel ? Il convenait bien moins encore qu'il fût abandonné, trahi par ses familiers, qui le suivaient comme un Messie, Fils et envoyé du grand Dieu¹⁵ ». Comment pourrait-il d'ailleurs être ressuscité ? Et pourquoi serait-il descendu sur terre ? « Serait-ce dans le but d'apprendre ce qui se passe parmi les hommes. Mais n'est-il pas omniscient ?¹⁶ ».

Comme l'écrit saint Paul (1 Co 1, 22-25), l'annonce d'un « Messie crucifié » était bien une « folie pour les païens ». En ce sens, on a pu souligner que l'un des premiers blasphèmes dont nous ayons la trace porte sur Jésus le Crucifié.

Sur la colline du Palatin, là où se trouvait autrefois le palais des Empereurs, existe encore un bâtiment appelé *Paedagogium* qui était un lieu où se retrouvaient les serviteurs du palais. Sur un mur du *Paedagogium* se trouve un graffiti représentant un Crucifié devant lequel une personne est agenouillée où est écrit en grec : « Alexamenos adore son Dieu ! » Mais le Crucifié devant lequel prie *Alexamenos* a tragiquement une tête d'âne. C'est un blasphème écrit, un blasphème peint pour dire l'indignation du monde païen devant un Dieu qui se révèle dans le Crucifié¹⁷.

V. LES PÈRES APOLOGÈTES

Cela étant, ces critiques philosophiques adressées au christianisme ne vont pas rester sans réponse. Car certains chrétiens désireux de défendre leur foi face aux philosophes vont s'employer à les réfuter. C'est alors la naissance de ce qu'on appellera l'« apologétique » (ou défense de la foi) qui fut l'œuvre de certains Pères de l'Église comme saint Justin, martyr du II^e siècle, Tatien son disciple, Athénagore ou encore Aristide¹⁸. En réfutant les objections venues des païens, ces chrétiens cultivés voulaient manifester la rationalité du christianisme.

¹²*Ibid.*, p. 58.

¹³CELSE, *Discours vrai contre les chrétiens* (éd. J.-J. Pauvert, Paris, 1965, p. 39).

¹⁴*Ibid.*, p. 41.

¹⁵*Ibid.*, p. 51-52.

¹⁶*Ibid.*, p. 76.

¹⁷A. COMASTRI, *Jésus, et si tout était vrai ?*, Nouan-Le-Fuzelier, Édition des Béatitudes, 2011, p. 82.

D'abord limité à la défense de points précis, leur apologétique aboutit dès le IV^e siècle, à des exposés complets et raisonnés de la foi chrétienne. Ainsi, « par souci de répondre aux objections des "païens", les chrétiens ont été amenés à exposer leur foi dans des termes "rationnels" »¹⁹.

Or, il se passa alors quelque chose de remarquable : afin de se défendre, les Pères de l'Église affirmèrent non seulement que la foi chrétienne n'était pas irrationnelle, mais également qu'elle était plus rationnelle que la philosophie. Ainsi certains chrétiens tels saint Justin ou saint Clément d'Alexandrie²⁰ en vinrent à revendiquer le statut de « philosophes ». Pour eux, seuls les disciples du Verbe incarné qu'est le Christ étaient les vrais philosophes²¹.

De fait, en qualifiant leur religion de « philosophie », et en se présentant comme les « vrais philosophes », ces auteurs pensaient probablement ne faire que répondre à des critiques. Mais, ce faisant, ils ouvraient la voie à une intégration de la philosophie grecque dans la pensée chrétienne. Car en se donnant le titre de « philosophes », ils manifestaient que la religion chrétienne est une religion du logos, de la raison, parce que Dieu s'est révélé comme le Verbe de Dieu, le Logos, la Raison divine. Et qu'en se révélant ainsi, Dieu donnait à la raison humaine toutes ses lettres de noblesse, manifestant par là que toute activité rationnelle droitement ordonnée vers la vérité rapproche de Dieu.

¹⁸On appelle « Pères de l'Église » les écrivains chrétiens des premiers siècles de notre ère dont les œuvres ont contribué à formaliser le dogme de l'Église indivise (avant 1054).

¹⁹S. MORLET, *Christianisme et philosophie*, op. cit., p. 88.

²⁰Par exemple, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, VI, 7, 55, 1-2 : « La philosophie désire la sagesse qui consiste dans la droiture de l'âme et de la parole et dans la pureté de la vie, elle a des dispositions d'amour et d'amitié pour la sagesse et elle fait tout pour l'atteindre. Chez nous, on appelle philosophes ceux qui sont épris de la Sagesse créatrice et éducatrice de l'univers, c'est-à-dire épris de la connaissance du Fils de Dieu ».

²¹Pour comprendre cette position, il faut noter que durant l'Antiquité tardive, on attache une grande importance à l'étymologie du mot « philosophie » qui signifie littéralement « amour de la sagesse ». On comprend qu'une telle étymologie n'ait pas laissé insensibles les Chrétiens puisque la vie chrétienne ne consiste pas en autre chose que d'aimer Dieu qui est Sagesse. D'où l'emploi assez massif chez les Pères, dont saint Justin, du terme « philosophie », lequel est alors « christianisé » pour désigner la vie chrétienne dans son ensemble. Pythagore (VI^e s. av. J.-C.) passe pour l'inventeur du terme *philosophos*, d'après une anecdote qui semble remonter aux premiers temps de son école et qui a été transmise, avec des variantes, par plusieurs auteurs (Plutarque, Diogène ou Cicéron). En rassemblant les éléments de ces divers récits, l'anecdote se résume ainsi : Léon, tyran de Phlionte, ayant remarqué l'intelligence et l'éloquence de Pythagore, lui demanda quelle était la science dont il se réclamait. Celui-ci répondit qu'il n'avait aucune science particulière, mais qu'il était philosophe. Léon l'interrogeant alors sur la signification de ce mot nouveau, Pythagore répondit qu'il ne pouvait se prétendre « sage », car Dieu seul est tel, mais qu'il était « chercheur de la sagesse ».

Ainsi, en se considérant comme les disciples du Verbe (*Logos*) de Dieu, les chrétiens vont donc peu à peu être conduits à envisager les philosophies païennes comme une introduction (propédeutique) au christianisme. La philosophie païenne étant partiellement vraie, son étude pouvait donc être considérée comme une aide afin d'accueillir le message de la foi. Ce que Clément d'Alexandrie (150-215) par exemple affirmera dans ses *Stromates* lorsqu'il écrit :

J'admets que la philosophie grecque ne saisit pas la vérité dans son ampleur, j'admets encore qu'elle est radicalement impuissante à faire pratiquer les commandements du Seigneur : il n'en reste pas moins qu'elle prépare la voie à la doctrine royale par excellence ; par quelque biais elle assagit l'homme, elle préforme son caractère, elle le prépare à se laisser pénétrer de la vérité [...] ²².

Envisagée à la lumière de la foi, la philosophie grecque va donc apparaître aux yeux de certains chrétiens comme un moyen inspiré par Dieu afin que les païens se préparent à recevoir l'Évangile. Pour saint Justin, le Verbe de Dieu travaillait le cœur des philosophes avant la venue de Jésus ²³. Saint Clément d'Alexandrie voyait quant à lui dans la philosophie, à titre d'hypothèse du moins, un don de Dieu équivalent pour les Grecs au don de la Loi pour les juifs ²⁴. La raison des païens n'était donc pas mauvaise en elle-même, loin s'en faut. Purifiée par la foi en la Révélation de la Sagesse qu'est Dieu, elle apparaissait bien plutôt comme un moyen pour s'élever jusqu'à Dieu qui est Esprit.

Dans cette nouvelle perspective, la philosophie va peu à peu être intégrée dans l'éducation des jeunes chrétiens. Ainsi, pour Origène (185-254), l'une des figures les plus importantes du christianisme grec de l'Antiquité, l'acquisition de la sagesse divine présupposait l'exercice de la sagesse humaine, notamment

²²Clément d'Alexandrie, *Stromate* I, 80, 6 (SC 30, p. 108). Ou encore : « L'enseignement du Sauveur se suffit à lui-même et n'a besoin de rien d'autre, puisqu'il est "force et sagesse de Dieu". Lorsqu'elle survient, la philosophie ne rend pas la vérité plus puissante, mais, rendant impuissante l'attaque de la sophistique contre elle et déjouant les pièges contre la vérité, elle est appelée à bon droit la haie et le mur de la vigne » (*Stromates*, I, 20, 100, 1).

²³JUSTIN, *Apologie* II, 10, 1-3 : « Notre doctrine surpasse toute doctrine humaine, parce que nous avons tout le Verbe dans le Christ qui a paru pour nous, corps, verbe et âme. Tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts et exprimés, ils les doivent à ce qu'ils ont trouvé et contemplent partiellement du Verbe. C'est pour n'avoir pas connu tout le Verbe, qui est le Christ, qu'ils se sont souvent contredits eux-mêmes. »

²⁴Cf. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate* I, 5, 28 : « Peut-être même la philosophie a-t-elle été donnée, elle aussi, comme un bien direct aux Grecs, avant que le Seigneur ne les eût appelés eux aussi : car elle faisait l'éducation du genre grec, tout comme la Loi celle des Hébreux, pour aller au Christ. La philosophie est un travail préparatoire : elle ouvre la route à celui de le Christ rend ensuite parfait ».

celle des philosophes²⁵. Par contre, si cette sagesse humaine s'arrêtait à la recherche d'un bonheur purement mondain, elle ne serait que folie²⁶. Autrement dit, la raison ne devait pas s'enfermer sur elle-même mais s'ouvrir, dans la foi, à des horizons qui la dépassent.

CONCLUSION

Notre parcours historique nous a conduits à comprendre que c'est au nom de leur foi en Dieu qui est *Logos* que les Chrétiens vont peu à peu devenir les défenseurs de la raison. Cela étant, ils ont intégré l'héritage de la pensée païenne dans la mesure où celui-ci disposait l'intelligence à accueillir la foi ou à l'approfondir.

Ainsi, pour nombre de Pères, l'exercice de la raison naturelle était une bonne chose. Avant le Christ, elle a préparé les hommes à accueillir la sagesse. Après le Christ, elle devait servir à mieux comprendre la sagesse surnaturelle manifestée dans les Saintes Écritures. Autant dire que, après le Christ, la raison doit reconnaître ses insuffisances. Elle doit reconnaître humblement que seule la foi donne la véritable et complète sagesse. Cependant, ce dépassement ne se fait pas par contradiction, par une négation de la raison, mais en l'assumant pleinement et en achevant son désir de connaître Dieu.

²⁵« Je voudrais que tu prennes de la philosophie des grecs ce qui peut devenir, pour ainsi dire, des disciplines générales et propédeutiques pour le christianisme, ainsi que les notions de la géométrie et de l'astronomie qui pourront être utiles à l'interprétation de la Sainte Écriture » (ORIGÈNE, *Ep. ad Greg.*, I).

²⁶Marchant dans les pas d'Origène, saint Basile (330-379) encourageait également les jeunes à étudier la culture grecque, en la considérant une propédeutique pour acquérir la *paideia* chrétienne. Cf. BASILE DE CÉSARÉE, *Oratio ad iuvenes*, II (traduction modifiée F. Boulenger, p. 42-44) : « Ceux qui se préparent au métier des armes, ayant acquis de l'habitude dans la gesticulation et la danse, recueillent les fruits de leurs amusements au jour du combat. Eh bien ! nous aussi nous devons penser qu'un combat nous est proposé, le plus grand de tous les combats ; qu'en vue de lui, il nous faut tout faire, il nous faut tout souffrir, dans la mesure de nos forces, pour nous y préparer ; poètes, historiens, orateurs, tous les hommes, il faut avoir commerce avec tous ceux de qui il peut résulter quelque utilité pour le soin de notre âme. De même que les teinturiers commencent par faire subir certaines préparations à l'objet destiné à recevoir la teinture, et ensuite y appliquent la couleur soit de pourpre, soit une autre, de la même façon nous aussi, si nous voulons que demeure indélébile notre idée du bien, nous demanderons donc à ces sciences du dehors une initiation préalable, et alors nous entendrons les saints enseignements des mystères ; et pour nous être habitués à voir le soleil dans l'eau, nous fixerons notre regard sur la vraie lumière. »

Bien des siècles plus tard, Jean-Paul II fera sienne la pensée des chrétiens des premiers siècles lorsqu'il comparera la foi et la raison aux deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever jusqu'à Dieu.